



Pour citer cet article :

**Fayard (Jean), *Une enfance en enfer*, Paris, Le Cherche midi, 2003, 279 p. ; extrait p. 189-198.**



plusieurs fourgons. Je montai dans l'un d'eux, qui attendait les portières arrière grandes ouvertes.

À l'intérieur, trois garçons de mon âge étaient assis sous la bonne garde d'un maton. Je pris place. Les portières du fourgon furent verrouillées et le véhicule se mit en branle. Nous sommes sortis par le quai des Orfèvres. Il faisait nuit, mais il n'était pas tard. Le fourgon quitta Paris, emprunta l'autoroute du Sud. Nous sommes passés à Orly. Le voyage était presque terminé. Le véhicule s'arrêta bientôt devant un porche qui s'ouvrit aussitôt pour nous laisser le passage. Il redémarra, entra dans la cour, alla se garer sur la droite. Nous sommes descendus les uns après les autres. Mes compagnons de voyage me quittèrent à ce moment-là. Apparemment, ils étaient anciens dans ce centre. J'apprendrais plus tard qu'ils avaient été à Paris pour l'instruction de leurs dossiers.

Le maton qui avait voyagé avec nous me conduisit au service des entrées, un petit bureau situé à côté du porche. Les formalités terminées, un éducateur me prit en charge. Nous avons été dans un bâtiment situé au fond de la cour.

Le hall où je venais de pénétrer était en carrelage blanc. Tout y était blanc, comme à l'hôpital et à Denfert. L'éducateur m'adressa enfin la parole pour la première fois :

– Fous-toi à poil !

Le ton était sec et n'autorisait aucune réplique de ma part. Sans discuter, je me suis dévêtu. Il me fit faire un paquet de mes vêtements, puis il me montra la douche.

Je me suis lavé. J'obéissais et je n'ouvrais pas la bouche. Lorsque ma toilette fut terminée, j'ai revêtu la tenue des pensionnaires de l'établissement. Outre le linge de corps, j'avais un bleu de travail composé d'un pantalon et d'une veste, ainsi qu'une paire de galoches.

Pendant que je me lavais, l'éducateur avait appelé un jeune garçon qui arriva affublé du même costume que le mien. Il venait me couper les cheveux. Le résultat de son œuvre me fit un coup au cœur. J'étais arrivé les cheveux tombant sur mes épaules, et je me retrouvais avec un genre de brosse d'un centimètre d'épaisseur sur mon crâne. Il n'y avait pas de miroir, mais je n'avais pas de mal à imaginer la tête que je devais avoir. La coupe terminée, le gars disparut et je me retrouvai seul avec mon gardien qui me fit monter au premier étage et m'enferma dans une cellule, seul une fois de plus.

Cette pièce exiguë, fermée par une porte verrouillée avec un judas en décoration et une fenêtre protégée par des barreaux, ne comportait pour seul mobilier qu'un lit. Un lit, sur lequel dans la journée je n'avais ni le droit de me coucher ni le droit de m'asseoir. J'avais l'impression d'être surveillé constamment. Je regardais désespérément la porte close, mais qui laissait apparaître régulièrement une paire d'yeux qui m'observait. Je marchais de long en large, les mains dans le dos, et chaque minute me semblait une éternité. Je suis resté une semaine à méditer, exposé aux regards qui me scrutaient. Les repas étaient normaux et l'on me servait dans ma cellule. Je sortais pour aller aux toilettes ; il me

suffisait de frapper à la porte, et l'on m'ouvrait sans difficulté. Mes seules vraies sorties furent pour passer une visite médicale, et deux fois devant une femme psychologue. Cette dernière me faisait jouer avec des cubes, dessiner, me posait des tas de questions sur ma famille, ma vie, les choses que j'aimais et celles que je n'aimais pas. Elle parlait peu. Elle m'observait continuellement, me demandait des choses bizarres. Elle me montrait par exemple une image représentant un pommier, avec une pomme suspendue à une branche. Je n'avais aucun mal à reconnaître ce fruit. Après, elle me demandait d'imaginer ce que j'aimerais voir à la place de cette pomme accrochée à l'arbre. Pour lui faire plaisir, je lui donnais le nom d'un autre fruit, mais ces questions me paraissaient pour le moins insolites.

J'étais plein d'espoir lorsque l'on m'annonça que la psychologue désirait me voir une dernière fois. Je m'accrochais à l'idée qu'elle allait faire quelque chose pour me sortir de là. J'étais persuadé qu'elle avait trouvé que ma place n'était pas ici, que puisque je n'avais rien fait de mal, je ne méritais pas d'être enfermé. Je fus bien déçu : en fait, ces séances, je l'appris plus tard, servaient de test pour savoir dans quel pavillon on devait m'affecter.

Le centre était en fait un groupement de plusieurs baraques portant des noms de provinces françaises. Nous étions au total cent quatre-vingts enfants, dispersés dans ces différents pavillons, par groupes d'une trentaine. Je fus affecté au pavillon « Provence ».

Un éducateur m'accompagna dans ma nouvelle résidence. Nous avons traversé toute la cour, car le pavillon était situé tout au fond du centre. En arrivant devant la porte, l'éducateur frappa. Celui qui était à l'intérieur ouvrit la porte et me fit entrer, tandis que mon accompagnateur repartait.

L'homme qui m'avait ouvert devait avoir une cinquantaine d'années. Il était petit et gros, vêtu d'une blouse grise, une casquette de marin perchée sur son crâne. Quand il marchait, on entendait tinter ses clés. Il m'emmena aussitôt dans la partie gauche du bâtiment. Là étaient alignés les lits et les armoires de rangement. Les rangées de lits étaient séparées par des cloisons en bois. Au milieu de la chambrée trônait un poêle à charbon. Il me montra où se trouvaient mon lit, les vécés et les lavabos, puis il m'emmena dans la partie droite du bâtiment, où étaient réunis mes compagnons de chambrée. Ils étaient installés autour des tables qui meublaient la pièce. Certains lisaient, d'autres jouaient aux cartes, d'autres encore discutaient. Mon entrée mit fin à leurs activités. L'éducateur me quitta à cet instant. Quelques gars se mirent à chuchoter sur mon compte, tandis que d'autres m'interpellèrent :

- Eh, toi ! Comment qu'c'est ton nom ?

- Je m'appelle Jean.

- Pourquoi qu't'es là ?

- J'sais pas, j'crois que c'est à cause de ma mère.

- C'est pour ta vieille ? Ça m'étonne pas, c'est toutes des salopes !

- Ma vieille c'est pareil, elle pouvait pas m'piffer !

- Et toi, qu'est-ce que t'as fait ? demandai-je pour suivre la conversation.

- Moi, j'y ai foutu ma main à travers la gueule ! Tu comprends, c'est une pute, enfin, j'vais pas t'faire un dessin.

- Moi, j'ai piqué une bagnole et j'me suis fait pincer par les poulagat. Ah, les enfoirés, ils m'ont pas loupé !

- Moi, j'piquais les sacs aux vioques dans la rue. J'passais à côté d'elles en courant, et j'leur arrachais du bras. Y a un connard, un empaffé qui passait, il m'a coursé et m'a emmené aux bourres. Alors, tu parles, j'me suis retrouvé ici, j'ai pas eu l'temps d'dire ouf !

- Et toi, t'as bien fait quelque chose pour être avec nous ? me demanda l'un des gars.

- Non, j'ai rien fait. Peut-être que c'est parce que j'traînais toujours dans les rues la nuit, mais c'est ma mère qui me disait de sortir et des fois, j'pouvais pas rentrer me coucher chez moi. J'y comprends rien. Avant, elle m'avait foutu à l'Assistance parc'qu'elle voulait plus de moi, là, elle a dû faire pareil !

- Ah, l'enculée ! Tu parles d'une ordure ! Elle t'a pas fait d'cadeaux, la salope !

- Tu vas voir, ici t'as intérêt à filer doux, sinon tu vas t'faire mater la gueule, c'est moi qui t'le dis !

- Et ton père, y dit rien ?

- Mon père, j'sais pas où il est ! Enfin, j'crois qu'il est à Sainte-Anne. Il était tout le temps bourré. S'il était toujours avec ma mère, ça s'passerait pas pareil.

Maintenant, elle est avec un Arabe. Y a qu'lui qui compte, nous, on est d'la merde !

- Tu parles d'une salope !

- Moi, si ma mère se f'sait sauter par un Arabe, j'y frais la peau. J'pourrais pas encaisser une chose pareille, c'est pas possible ! Elle peut s'envoyer tous les mecs qu'elle veut, mais pas ça !

La conversation était très animée. Chacun donnait son avis sur la situation. En peu de temps, j'appris ce que chacun avait fait ou pas fait pour atterrir au centre. Il n'était pas question pour moi de minauder ou de faire attention à mon langage. Dès les premiers instants, je compris que, pour être admis, mon parler devait être identique au leur.

Dans la chambrée, il y avait plusieurs sortes de gars. Il y avait les forts, ceux qui faisaient leur petite loi, et les faibles, qui subissaient les forts. Il fallait que je me fasse une place, et je me la suis faite à coups de poing. Je ne voulais pas être le larbin des caïds, et ces derniers m'ont rapidement accepté dans leur clan.

Le sujet de conversation qui revenait le plus souvent était basé sur les projets d'évasion. Tout le monde y pensait et en parlait. La plupart des gars étaient passés au tribunal et connaissaient leur temps de détention. Les autres attendaient leur jugement. Mais tous, sans exception, rêvaient du jour où ils se feraient la belle. J'y ai pensé dès mon arrivée au pavillon, mais il me fallait attendre et voir ce qui se passait dans l'établissement.

Je pris les habitudes du centre. Nous étions réveillés à six heures trente du matin. Dès que le gardien de nuit nous réveillait, nous sautions du lit et allions faire notre toilette. Pendant que nous dressions le couvert du petit déjeuner, deux gars du pavillon, volontaires par fayotage, allaient chercher la nourriture. Nous déjeunions, puis faisons notre vaisselle. Nous avons un éducateur en permanence avec nous. C'était lui qui ouvrait et fermait la porte d'entrée. Il nous laissait parler à notre guise, mais nous lui devions une obéissance absolue sous peine de sanctions.

Nous faisons notre lit et remettons en ordre la partie du bâtiment qui faisait office de dortoir. Il fallait faire très vite, car à sept heures trente, tout devait être terminé. Nous sortions alors, en colonne par deux, pour nous rendre au rassemblement, qui avait lieu autour du drapeau français flottant au vent, au bout d'un mât, au milieu de la cour. Chaque groupe venant des différents pavillons se plaçait autour du mât, sur deux rangées. Le directeur faisait alors son apparition.

- Garde-à-vous ! criait-il.

Nous claquions des talons en relevant la tête, les bras plaqués le long du corps. C'était le salut au drapeau. Quelques secondes après, de chaque groupe, un gars sortait du rang, un tabouret à la main. Les tabourets posés au sol, le directeur tirait une liste de sa poche et nommait les gars qui y étaient inscrits. Les pensionnaires appelés s'approchaient des tabourets. Les garçons qui faisaient office de coiffeurs arrivaient



avec leur outillage et tondaient à ras les crânes des punis.

Le directeur, pendant cette opération, faisait un sermon sur la bonne conduite nécessaire à observer pour éviter toutes représailles. Tout se passait très vite. Les ciseaux commençaient le travail et le rasoir finissait grosso modo la tonte. La besogne était bâclée, et le résultat épouvantable.

Venait ensuite la distribution du courrier et des cigarettes. Certains étaient punis de l'un ou de l'autre, ou des deux. Nous avions droit chacun à cinq cigarettes par jour. L'éducateur responsable d'un pavillon prenait les cartouches de Gauloises et le paquet de courrier. La cérémonie était terminée, nous rentrions toujours en colonne par deux et marchant au pas dans nos bâtiments respectifs. Notre éducateur nous faisait alors la distribution individuelle du tabac et des lettres.

Cette petite récréation était de courte durée. Nous avions une tâche importante à accomplir : l'entretien du parquet. Toute la chambrée y participait. Le sol des pavillons était entièrement recouvert de parquet. Nous devions ôter les taches à la paille de fer, puis cirer et faire reluire. La surface était assez grande pour que tout le monde soit occupé en même temps. Quelquefois, des bagarres éclataient pendant l'astiquage. Il suffisait d'une simple bousculade pour que la hache de guerre soit déterrée. Parfois, la rigolade était dans l'air, et le travail se déroulait dans la bonne humeur. Lorsque l'éducateur relâchait sa surveillance, nous en profitions

pour faire le ménage d'une façon fantaisiste. Le plus grand amusement que nous avions était de piquer la couverture d'un fayot du pavillon. Nous la mettions par terre et un gars s'asseyait dessus tandis que deux autres prenaient chacun un coin du tissu et l'entraînaient dans tous les sens, afin de faire briller le parquet avec un minimum de fatigue. L'essentiel était que le sol reluise, et tant pis pour la couverture qui se retrouvait dans un piteux état. Son propriétaire ne disait rien, car il avait trop peur de se prendre une rouste ou d'être l'objet de représailles de notre part. Tout était permis à condition de ne pas se faire prendre.

Après le nettoyage du sol, nous avions quartier libre au sein du pavillon. Nous faisons des jeux de société, nous lisons, nous discutons, bref, nous laissons passer le temps jusqu'au repas de midi. Quand l'heure sonnait, deux gars allaient chercher la cantine, comme le matin, pendant que nous dressions le couvert. Après le repas, nous faisons la vaisselle.

L'après-midi, nous allions faire du sport. Une bonne séance de gymnastique nous permettait de garder la forme, et quelques matchs de football de temps en temps de décharger notre agressivité. Le sport se pratiquait pavillon par pavillon. Nous nous rencontrions rarement, en dehors du salut au drapeau.

Le soir, le dîner se passait dans les mêmes conditions que les autres repas, puis nous allions nous coucher. Nous avons un nouvel éducateur, qui venait relever celui de la journée. Le gardien de nuit ne se couchait

pas, il restait dans la salle de réfectoire pendant notre sommeil.

Le samedi, il y avait parloir, c'est-à-dire que nous pouvions recevoir des visites. Cela se passait dans une salle spéciale. Les punis de la semaine étaient privés de parloir. Une punition très mal supportée par les gars. Ils encaissaient mieux d'avoir la boule à zéro, que d'être privés de parloir.

Je n'avais jamais de visite, et pourtant, toutes les semaines, j'attendais. Lorsque le samedi arrivait, je constatais, une fois de plus, que l'on ne m'avait pas nommé pour le parloir. J'avais alors un moment de tristesse, mais rapidement je me rassurais en pensant que samedi prochain, peut-être... Mais le samedi suivant et les autres me laissaient à l'abandon. Le courrier me manquait moins que les visites. Je savais que ma mère n'écrivait jamais, il n'y avait aucun espoir de ce côté-là. Mais pourquoi ne venait-elle pas me voir ? Pourquoi ?

Noël approchait. Il y avait environ deux mois que j'étais dans le centre. J'étais toujours sans nouvelles et sans visites. Ma patience et mon optimisme déclinaient à vue d'œil. Les idées d'évasion s'insinuaient peu à peu dans mon esprit. Pour s'échapper, le moment le plus propice semblait être pour tout le monde les matchs de football. Le terrain était à l'extérieur du centre et entouré de champs. Il n'y avait pas de mur, ni de grillage. En somme, la liberté nous tendait les bras. Le gros problème, car il fallait bien qu'il y en ait un,